

REVUE DE PRESSE

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES 2019

THOMAS et MATHIEU VERHAEGHE présentent



**JEAN
DUJARDIN**

**ADÈLE
HAENEL**

LE DAIM

UN FILM DE
QUENTIN DUPIEUX

SCÉNARIO IMAGE MONTAGE QUENTIN DUPIEUX DÉCORS & DIRECTION ARTISTIQUE JOAN LE BORU SIX OLIVIER AFONSO COSTUMES ISABELLE PANNETIER SON GUILLAUME LE BRAZ RÉGIS BOUSSIN ALEXIS PLACE
GADOU NAUDIN CYRIL HOLTZ DIRECTION DE PRODUCTION ARNAUD TOURNAIRE RÉGIE GÉNÉRALE STEPHANE AVENARD POST PRODUCTION ABRAHAM GOLDBLAT CAMILLE CARIOU PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS THOMAS
ET MATHIEU VERHAEGHE COPRODUCTION ARTE FRANCE CINÉMA NEXUS FACTORY & LUMEDIA GARIDI FILMS EN ASSOCIATION AVEC UFUND & CINÉMAGE 13 PRODUCTEURS ASSOCIÉS DIMITRI STEPHANIDES GREGORY CHAMBERT
M. JAMAL ZEINAL ZADE AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE EN PARTENARIAT AVEC LE CNC
AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE ET DES INVESTISSEURS TAX SHELTERS AVEC LA PARTICIPATION DE ARTE FRANCE CANAL+ OCS VENUES INTERNATIONALES WTFILMS DISTRIBUTION SALLES FRANCE DIAPHANA



Georges, un homme aux abois

Quentin Dupieux revisite avec brio le film de genre, en mettant en scène un blouson qui parle à son propriétaire

Le Monde

LE DAIM



Entre *Rubber* (2010), film conceptuel dans lequel un tueur en série était un pneu, et *Le Daim*, où un blouson « parle » à son propriétaire (Jean Dujardin), Quentin Dupieux a fait du chemin. Le cinéaste autodidacte et musicien (connu sous le nom de Mr. Oizo), âgé de 45 ans, a étoffé son univers et construit son langage, tout en restant dans l'artisanat de ses débuts : celui qui ne voulait pas s'embarasser de l'« ego » des acteurs s'est surpris à aimer diriger des comédiens tels Alain Chabat, dans *Réalité* (2014), et Benoît Poelvoorde, dans *Au poste!* (2018). Celui qui faisait ses films de A à Z délègue aujourd'hui quelques pans de leur fabrication, la musique, mais aussi la direction artistique, confiée à Joan Le Boru depuis *Wrong*, en 2012. Quentin Dupieux signe tout de même le scénario, l'image et le montage du *Daim*. Tenir la caméra, dit-il, lui permet d'établir un meilleur dialogue avec les acteurs : le pari est plus que réussi dans ce huitième long-métrage où Jean Dujardin et Adèle Haenel jouent une partie de poker menteur diabolique.

Sans dévoiler l'histoire, déjà un peu déflorée depuis la présentation du film en ouverture de la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes, voici quelques clés pour démarrer le moteur et donner la mesure de la folie du scénario : Georges vient de quitter sa femme, il est au volant de sa voiture et s'arrête dans une station-service. Barbe grise passe-partout, silhouette floue sur veste en velours relâchée, il prend une décision fondatrice en découvrant son reflet dans le miroir des toilettes : il se débarrasse de sa veste, mais on ne dira pas comment. L'instant d'après, Georges paie une somme démesurée pour acquérir un blouson de « kakou », en daim avec des franges, chez un monsieur âgé qui lui offre en bonus un vieux Caméscope. À la façon dont Georges savoure son nouveau look, on comprend que l'on a affaire à un type vraiment bizarre, au narcissisme teinté d'arrogance. Le pire est à venir.

Georges se retrouve sans argent, son ex-femme ayant bloqué le compte commun. Commence alors une série de mensonges pour sauver la face. Comment payer la chambre d'hôtel du petit village de montagne dans lequel il vient de s'installer ? Que répondre



Jean Dujardin et Adèle Haenel en cinéastes déjantés. DIPHANA PRODUCTION

le soir à la serveuse du bar (Adèle Haenel), qui lui demande ce qu'il fait dans la vie ? Trimbballant son Caméscope partout avec lui, Georges s'improvise cinéaste. Mais Nicole est monteuse de films et n'a pas l'air de se laisser faire. Pour tant, Georges va donner l'impression de la manipuler...

Le seul blouson sur Terre

Quentin Dupieux filme un homme fou qui se sent revivre dès l'instant où il revêt le blouson. C'est comme dans la chanson de Joe Dassin qu'il écoute dans sa voiture : « *Et si tu n'existais pas, dis-moi comment j'existerais...* » Sans effets spéciaux, le réalisateur force le trait de la supercherie (et crée un comique de situation), Jean Dujardin bougeant lui-même les lèvres, tel un marionnettiste, pour mimer ce « daim » sans bois ni voix. Le blouson, donc, lui fait part de son rêve le plus cher : être le seul blouson sur Terre. Tous les autres doivent disparaître. Geor-

n'est plus rien. Georges se prétend réalisateur, mais ne connaît pas le vocabulaire et les codes du cinéma. Pathétique, il s'empêtre dans chacune de ses phrases, mais se rattrape toujours aux branches en jouant le cinéaste débordé, sans nouvelles de ses producteurs, etc. On peut trouver quelques parentés entre le personnage de Georges et celui que Dujardin incarnait dans *I Feel Good* (2018), de Gustave Kervern et Benoît Delépine : un homme sans emploi (en peignoir) mais fort en gueule, ayant une foi féroce en lui et s'inventant une nouvelle vie sur le dos des autres.

Coup de bluff

Comédie hilarante, film d'horreur, conte à dormir debout et coup de bluff, *Le Daim* est enfin une mise en abyme du cinéma. Il y a le film dans le film que tourne Georges avec son Caméscope des années 1980. D'une certaine manière, Quentin Dupieux nous renvoie à ses premières heures de ci-

Adèle Haenel exprime une certaine naïveté à travers Nicole, tout en laissant la « porte ouverte » à une autre interprétation

néaste, lorsque, adolescent, il fabriquaient des films de série Z ou jouait *Massacre à la tronçonneuse* avec du ketchup.

L'air de rien, Quentin Dupieux pose une montagne de questions, de nature cinématographique : quelle est la nature des scènes tournées par Georges ? Est-ce du documentaire, de la fiction ? Et que penser du résultat : dirait-on que l'image est ratée ou bien auréolée d'un charme vintage et amateur ? Le film interroge le brouillage des genres ainsi

que nos codes pour juger d'un film, alors que désormais « tout le monde » peut fabriquer ses propres images. Comment et à partir de quand devient-on cinéaste ? Pour Quentin Dupieux, qui a réalisé une trentaine de courts-métrages avant qu'une chaîne de télévision ne lui en achète un, la question a du sens. Enfin, alors que le personnage de Georges traque à la nuit tombée les quelques spectateurs qui sortent du cinéma mono-écran du village, on ne peut s'empêcher d'y voir la métaphore de la fragilité des salles art et essai. Du moins Quentin Dupieux aime-t-il se montrer provocateur à ce sujet : lors d'une récente master class au Festival de La Rochelle, en octobre 2018, il se demandait, fausement naïf, si l'expression « art et essai » existait encore. ■

CLARISSE FABRE

Film français de Quentin Dupieux. Avec Jean Dujardin, Adèle Haenel (1 h 17).

DAIM DE JOUVENCE

DUJARDIN SE RÉINVENTE DANS « LE DAIM », FILM-OVNI DE QUENTIN DUPIEUX OÙ UN HOMME PAUMÉ S'AMOURACHE D'UN BLOUSON À FRANGES. PRÉSENTÉ À LA QUINZAINE DES RÉALISATEURS À CANNES, LE FILM A ENTHOUSIASMÉ LA CROISSETTE.

PAR OLIVIER DELCROIX
 @Delcroixx

C'est l'histoire d'un homme qui plaque tout parce qu'il s'entiche d'un blouson en daim à franges. Cet homme, c'est Jean Dujardin. Physique de représentant de commerce, barbe poivre et sel et regard de chien battu. Le spectateur fait connaissance avec un quadragénaire au bout du rouleau, qui noie son blouson en velours dans la cuvette des toilettes, au beau milieu de nulle part dans une station essence d'autoroute balayée par la pluie. Puis il roule en direction des montagnes. Son but: acheter à prix d'or un blouson 100% daim auprès d'un vieil homme qui le sort d'une malle, tout étonné qu'on puisse vouloir d'une antiquité pareille. Pour le prix, il offre à Georges (le nom du personnage incarné par Dujardin) une caméra portative. Dujardin repart avec le sentiment d'être devenu un autre homme. Ha! ça, il l'aime, son nouveau vêtement. Il ne le quittera plus de tout le film. Dans une auberge-hôtel perdue à flanc de coteau, il prend une chambre. La solitude est là. La folie commence à montrer le bout de son nez lorsque Dujardin se met à converser avec son blouson. Ancré dans une banalité assumée, l'étrange fait

son apparition, à chaque séquence un peu plus dévoilé. Dujardin ne dit pas grand-chose. Taiseux, il ne fait que ressasser cette réplique culte: « *Style de malade!* » à chaque fois qu'il croise son reflet dans la glace. Au bourg, tel un cow-boy singulier, anachronique, il fréquente un bar qu'on croirait sorti d'un vieux western. Il convainc la serveuse (Adèle Haenel, excellente) de participer à son délire. Car au fil des jours,



LE DAIM
 Comédie
 de Quentin Dupieux.

AVEC :
 Jean Dujardin,
 Adèle Haenel...

DURÉE :
 1 h 17.

Dujardin s'est métamorphosé. Il s'est réinventé en réalisateur de cinéma. Il a vidé son compte en banque et jeté son portable aux orties. Quentin Dupieux poursuit son odyssée au fin fond d'une cinématographie déjantée, surréaliste, mais pourtant bien plantée

dans un réel à la limite de l'ennui profond. L'acteur de *The Artist* est un véhicule idéal pour le type d'antihéros mis en scène par Dupieux. Le réalisateur d'*Au poste!* filme des incongruités, des moments suspendus, des instants gênants, effrayants, ou des accélérations drôles. Et cette mayonnaise étrange finit par faire un film unique, qui ne ressemble à aucun autre. Le Daim est une comédie macabre, un long-métrage orchestré par le vide, volontairement, pour que tout le monde s'identifie. Un film qui casse les codes du film de genre (horreur, serial killer...) pour mieux les remettre en selle ripolinés à la sauce Dupieux! Le second degré règne en maître. On rit, on est surpris... jusqu'au dernier plan. Et en sortant de la salle, on fredonne du Joe Dassin, en se demandant si les paroles (« *Et si tu n'existais pas / Dis-moi pourquoi j'existerais?...* ») ne seraient pas un tout petit peu métaphysiques... ■

«Le Daim», un style de malade

CHRONIQUE Jean Dujardin achète le vêtement de ses rêves, un blouson qui devient sa raison de tuer. Un film 100% original.



LE CINÉMA

Éric Neuhoff

eneuhoff@lefigaro.fr

C'est qu'on a des principes. Jean Dujardin veut être le seul au monde à porter un blouson en daim. Ce Georges commence par se débarrasser de son ancienne veste en velours dans les toilettes d'une station-service (la tâche n'est pas mince). Il conduit sa vieille Audi sur l'autoroute, écoute *Si tu n'existais pas* de Joe Dassin sur l'autoradio puis achète pour une somme pas vraiment modique le vêtement de ses rêves («made in Italy», attention) à un vieillard qui lui cède en cadeau une caméra vidéo. Son destin bascule. Il faut voir ce Français moyen parader dans ses nouveaux atours. Il revit. C'est un autre homme.

L'avenir est à lui. Pour cela, il importe de se débarrasser de ses concurrents. Quiconque possède un blouson est un ennemi. Cela fait pas mal de gens. Ceux qui refuseront de céder le paieront cher.

Cet absurde point de départ aboutit à un portrait de l'artiste en psychopathe. Dupieux installe son héros dans un hôpital minable de montagne. Avec sa barbe poivre et sel, Dujardin bouscule la population de cette bourgade perdue au pied des Pyrénées. Sa folie est telle que le soir, dans sa chambre, il parle avec son blouson à franges et que ce dernier lui répond. Bunuel n'aurait pas imaginé mieux. Voilà que le solitaire se prend pour un cinéaste. Il s'invente une biographie, sympathise avec la serveuse du bar local qui se transforme aussitôt en apprentie monteuse.

Il est inutile de chercher ici un semblant de raison. Quentin Dupieux nous a habitués à ces fables loufoques et décalées. Georges assassine à tour de bras,

mais sans méchanceté. C'est à ce prix qu'on devient unique. Adèle Haenel lui prête de l'argent. Il lui assure que ses producteurs sont coincés en Sibérie. Elle affirme être capable de remettre *Pulp Fiction* dans l'ordre chronologique, exercice qui n'a aucun sens. Ce joyeux n'importe quoi déclenche une saine hilarité. On entre d'emblée dans un univers improbable où le but est de s'affubler de pantalon, de bottes et de gants en peau. Le style - «de malade» - est la priorité. Après, tout est permis.

Nul ne sera choqué par ce héros qui suce le doigt d'un cadavre pour récupérer son alliance laissée en gage. Ce fétichiste s'admire dans les miroirs, contemple avec extase les franges qui pendent à chacune de ses manches. Buffalo Bill pathétique, il élimine sans vergogne ceux qui croisent son chemin. Il s'enfonce dans la folie avec l'innocence d'Anthony Perkins dans *Psycho-*

se. L'acteur possède cette inquiétante étrangeté qui séduit et dérange en même temps. Il peut jouer la médiocrité et l'obsession, avoir un sourire désarmant et un regard glacial. Le personnage a sa logique. Elle ne choque pas. Il se transforme, mue comme un animal. Un cow-boy ridicule circule dans des paysages à moitié enneigés, menace un adolescent qui le suit d'un peu trop

près, rembarre une cliente du bistrot qui s'intéresse à lui.

Une portion de France

Dupieux oscille entre le gore et le comique avec une candeur qui n'appartient qu'à lui, une sorte de distance qui réussit à exclure la froideur. L'horreur est banale, quotidienne, presque amusante. Georges et Denise sont comme étrangers à eux-mêmes. Ils avancent dans le songe qu'ils ont créé, comme un cinéaste persuadé de son originalité à 100%. Celle de Dupieux saute aux yeux. Il ne ressemble à personne. Chez lui, la province devient une scène de crime, une station de ski hors saison se confond avec l'annexe d'un enfer même pas climatisé, un bistrot désert a l'air de sortir d'un vague cauchemar. Il met les pieds dans une portion de France qu'on aperçoit rarement, explore des zones que ses concurrents délaissent, convoque la poésie dans le quotidien. Il a inventé quelque chose. En daim ou pas, l'habit fait le moine. ■



« Le Daim »

Comédie de Quentin Dupieux
Avec Jean Dujardin, Adèle Haenel,
Albert Delpy
Durée 1h17

■ **L'avis du Figaro:** ●●●○

Adèle Haenel injecte à Denise une vraie folie. Elle voulait en être, on voit dans ses yeux que c'est elle la barjo. Le personnage était plus naïf que fou, mais, sans changer une ligne du scénario, son interprétation, de façon très progressive, l'amène ailleurs

QUENTIN DUPIEUX

«Le Daim», la folie dans la peau

A la fois inquiétant et hilarant, le film de Quentin Dupieux suit un Jean Dujardin psychopathe reclus dans les Pyrénées avec son manteau à franges.

Bien que fort réjouissant, *Au poste!* (2018) nous était apparu comme un film de Quentin Dupieux moins profondément singulier que les autres, parce que plus clairement influencé par des modèles, auxquels il rendait des hommages directs – Luis Buñuel et Bertrand Blier, essentiellement. Dans *le Daim*, on pourra éventuellement déceler de lointaines réminiscences de *Série noire* de Corneau, de *Grizzly Man* d’Herzog, et peut-être même de *Psychose* cieuse qu’elle ne se répète jamais, échappant toujours au principal écueil qui la menace: devenir un système, un «univers» immédiatement reconnaissable pour qui l’aurait déjà approché. Au contraire, *le Daim* nous emmène à nouveau dans un espace et un temps difficilement repérables – une France qui ressemblerait au Canada, quelque part entre les années 90 et nos jours? –, pour suivre un personnage aussi solitaire, dingue et souverain que le film lui-même.

d’Hitchcock, mais ce film marque surtout le retour du cinéaste à une inquiétante étrangeté dont il est le seul à détenir le secret.

Une singularité d’autant plus pré-**«Malade»**. Première grande différence avec les autres films de Quentin Dupieux: la folie ne passe plus ici par la construction du récit, par l’invention d’une logique narrative inédite, mais elle est totalement incarnée par le protagoniste. D’où l’impression de voir une forme d’épure de son cinéma, tout en assistant à l’étude d’un cas psychiatrique. Car c’est bien la logique de la psychopathie qui guide Georges

(Jean Dujardin, qui n’a jamais été aussi bon) à partir du jour où il quitte travail et famille, s’achète pour une somme astronomique un blouson en daim à franges, avant de débarquer dans un village des Pyrénées où il décide qu’il sera le seul homme au monde à posséder un blouson...

«*Style de malade*», ne cesse-t-il de répéter en admirant son nouveau look, et l’on comprend vite que c’est le mot «malade» qui importe ici. Il faudrait demander son avis à un psychiatre, mais ce cheminement qui mène de la dépression au meurtre, du caprice enfantin à la schizophrénie, de l’obsession fétichiste à la perte totale d’empathie, semble d’une implacable cohérence pathologique. C’est à la fois d’autant plus

drôle et angoissant que, placé si près de la démence, chacun peut aisément y retrouver une part de soi.

On pourrait aussi dire que c’est l’histoire d’un homme si mal dans sa peau qu’il décide de

littéralement la remplacer par une autre, jusqu’à devenir une sorte de fondamentaliste du cuir de daim (après le blouson, suivront le chapeau, le pantalon, les gants). Pris dans ce devenir-daim, Georges quitte peu à peu les règles humaines pour ne répondre qu’à celles, très primaires, qu’il s’est inventées. Une fois encore, Dupieux, qui fut autrefois capable de donner vie à un pneu pendant tout un film (*Rubber*, 2010), s’intéresse à la manière dont l’inhumain, les objets ou les bêtes, idéalement un objet fait de matière animale, structurent notre quotidien, jusqu’à parfois prendre possession des corps et des consciences. Dans la mise en scène, cela se traduit par une manière toujours surprenante de cadrer l’inanimé, de conférer une présence inédite à un bouton de veste ou à un tableau de bord, ou de placer la caméra à hauteur de franges. Ou encore d’organiser la rencontre fortuite d’une veste de velours et d’un reflux d’eau dans une cuvette de toilettes, pour la beauté convulsive de l’image produite.

Snuff movie. Le vendeur du blouson en daim a aussi offert à Georges un caméscope DV. Parallèlement à sa croisade pour l'éradication de tous les blousons autres que le sien, il va donc aussi s'improviser cinéaste. On ne peut pas en imaginer de plus inculte, idiot et amateur, au point qu'à travers la réalisation de son film – un documentaire sur lui-même tournant vite au snuff movie –, il va, à l'aide d'une notice, puis d'un manuel obsolète, et enfin grâce à Denise (Adèle Haenel), serveuse qui aspire à devenir monteuse, réinventer le cinéma à lui seul : du fonctionnement d'une caméra à la découverte du montage, en passant par la nécessité vitale de trouver de l'argent par tous les moyens pour financer son œuvre. Denise deviendra sa productrice, son assistante et sa monteuse ; elle comprendra son déséquilibre, jus-

qu'à le partager.

Alors, mine de rien, à sa façon borderline et très peu sentimentale, Quentin Dupieux parvient à filmer rien moins qu'une rencontre. Ce film à la fois inquiétant et hilarant en devient alors, oui, émouvant. Peut-être aussi parce que le cinéaste (dont Jean Dujardin a pris la barbe et le phrasé) ne s'est jamais tenu aussi près de sa propre folie créatrice, foncièrement solitaire et huissonnière.

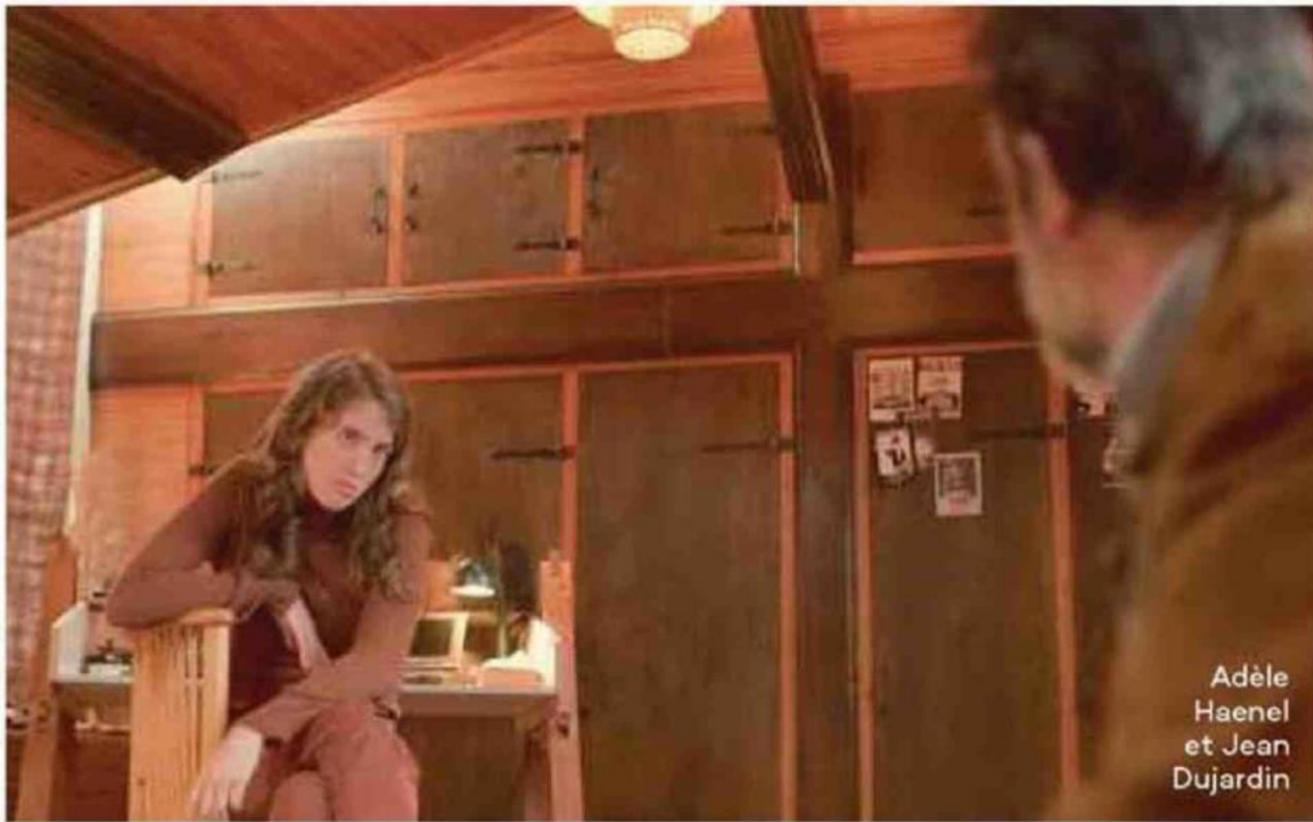
MARCOS UZAL

LE DAIM

de **QUENTIN DUPIEUX**

avec Jean Dujardin, Adèle Haenel, Albert Delpy... 1h 17.





Adèle Haenel et Jean Dujardin

Le Daim

de Quentin Dupieux

Dans un village de montagne perdu, Georges, qui a tout sacrifié pour un blouson, rencontre Denise, aussi doucement fêlée que lui. Un film comme un étrange autoportrait de son réalisateur, avec un Jean Dujardin à son meilleur.

IDÉE DE DISSERTATION : EST-CE QU'UN MEC QUI FILME est un mec qui fait un film ? Vous aurez une heure dix-sept minutes, la durée du *Daim*, pour répondre à cette question, posée benoîtement à un moment du métrage. Ne comptez pas sur son réalisateur pour le faire à votre place : il trouve ça vulgaire, les réponses. En bon surréaliste, Quentin Dupieux le répète à longueur d'interview : son job, à lui, c'est de faire des films. Et c'est à nous, spectateurs, critiques, de les interpréter. Soit. Il est en tout cas une lecture que nous ne ferons pas nôtre : celle qui voudrait que tout ceci soit une réflexion sur le vêtement comme armure, sur le blouson comme protection contre les agressions du monde extérieur. Non pas qu'elle soit pire qu'une autre, mais elle a déjà été préemptée, par un des personnages, Denise, qui l'expose à Georges, le héros, après que celui-ci lui a confié son secret : son film chéri, son *home movie* maléfique...

Georges, au départ, a donc un blouson. Un perfecto à franges, 100 % daim. Bien trop étroit mais qu'importe, il est convaincu qu'il a désormais "un style de

malade". En sus d'une mission divine : faire de ce blouson le Highlander des blousons – le der des ders. Avant de se le procurer (contre l'intégralité de ses économies), il a tout plaqué, femme, enfants, travail, et puis sa vieille veste en velours côtelé, dernier oripeau de la vie d'avant. Pourquoi ? On ne le saura pas.

Georges est juste un type déprimé (et flou, littéralement, dans le premier plan), un archétype de cadre au bout du rouleau, prêt à basculer dans la folie du jour au lendemain, un Jean-Claude Romand en puissance. Une fois quittée l'autoroute, il s'installe pour une durée indéterminée dans un hôtel miteux de montagne, près d'un village isolé, comme hors du temps, hors du monde. Si ce n'était un téléphone portable (tôt jeté à la poubelle), on pourrait s'y croire dans les années 1980, dans les Alpes ou les Rocheuses, dans *Série noire* (cité ouvertement comme influence) ou *Twin Peaks* (un des horizons évidents de Dupieux). Voitures, fringues, téléviseurs, couleurs, tout paraît d'époque – même la caméra, pourrie, qu'utilise Georges est vintage (plutôt 90's).

Cette époque, c'est peut-être celle où la pendule du cinéaste s'est arrêtée – tout le monde connaît un jour ce sentiment de cristallisation d'un âge d'or –, mais peut-être aussi la pendule de son comédien, Jean Dujardin, barbu pour l'occasion, ressemblant comme deux gouttes d'eau à celui qui le filme ; Jean Dujardin, dont on sait comme le passé, d'*OSS* à *The Artist*, lui va bien au teint, et qui trouve dans ce personnage de Georges une seconde peau – 100 % Dujardaim. Il est ici à son meilleur, sobre sans tomber dans le piège du sérieux, cet égarement typique du comique qui aspire au prestige. Il déploie une précision redoutable, dans chaque regard, chaque mimique, tout en dégageant une impression de sérénité, d'évidence. C'est simple : il est le type le plus sobrement fou qu'on puisse concevoir. Face à lui, Adèle Haenel donne parfaitement le change, en serveuse-monture – pardon, monteuse –, tout aussi dingue, tout aussi dépouillée. Un échange de regards un peu plus torves que la normale leur suffit à déplacer le curseur du vraisemblable : ok, ils sont cinglés, et alors ?

Il s'agit là d'un dérèglement typiquement dupieuxien (un monde entièrement régi par le principe du "So what?"), mais appliqué de façon plus linéaire qu'à l'accoutumée. Nulle torsion du récit, ruban de Möbius, rupture du quatrième mur, ou autre pirandellisme, ici : juste un flottement du réel qui, sinon, se tient plutôt droit, s'autorisant de temps à autre une petite bizarrerie (un cadavre ostensiblement en plastique, un melon dans la neige). Alors s'il fallait en donner une, d'interprétation, ce serait peut-être celle-ci : ce *Daim* ne serait-il pas autre chose qu'un autoportrait en cervidé ? Une façon pour Dupieux de tout lâcher afin de revenir à l'état sauvage, à son désir primitif de cinéaste ; tout reprendre depuis le début, seul dans la nature avec son alter ego, à tourner un slasher fauché avec une petite caméra, comme un *Shining* de poche ; juste filmer, et voir si ça fera un film ? En l'occurrence, c'est un grand oui.

Jacky Goldberg

Le Daim de Quentin Dupieux, avec Jean Dujardin, Adèle Haenel, Marie Bunel (Fr., 2019, 1h17)



LE DAIM

Malade manteau

★★★★★

France. Réal.: Quentin Dupieux. Scén.: Quentin Dupieux.
1h17. Avec: Jean Dujardin, Adèle Haenel, Albert Delpy,
Coralie Russier. Dist.: Diaphana.

SORTIE: 19 JUIN 2019

Chez Quentin Dupieux, le rire est râpeux, la réalité double, et le langage en permanente déconstruction. Depuis ses débuts en 2001, le cinéaste français n'a cessé de mettre en scène des individus lâches, veules et maladroits, des outsiders inquiétés par des démons que la société, ses carcans, ses codes et ses règles ont nourris. Aussi, le pneu tueur de *Rubber* était l'expression (gonflée) de l'éternel retour de la terreur, celle qu'inspire l'humanité à l'auteur, tandis que dans *Réalité*, le cri - obsession du personnage joué par Alain Chabat - était presque parfait. Construites comme des cauchemars, les farces de Quentin Dupieux tordent violemment le cou au politiquement correct et font de l'absurdité de notre condition, celle de l'artiste incompris, un examen global et sans appel. *Le Daim* complète le tableau de chasse: une véritable étrangeté comique surgit de chaque scène, même au sein des moins évidentes ou des plus impitoyables. Comme si Beckett, Poe et Genet s'étaient donnés rendez-vous dans un Romero ou un Lustig en version snuff movie. Georges (Jean Dujardin) est fier de sa nouvelle acquisition: un manteau 100% daim acheté une fortune à un certain Monsieur B (Albert Delpy). Une emplette qui l'a mis sur la paille mais qui en valait la peine puisque ce blouson à franges lui donne définitivement «un style de malade». De Georges, on ne sait pas grand chose hormis qu'il est en fuite, possède un caméscope et un véhicule et boit son bourbon avec glace, comme Jack dans *Shining*. Un soir, dans le seul bar du coin, il fait la rencontre d'une serveuse à laquelle il raconte qu'il est cinéaste, de passage incognito dans la région. Coïncidence, la serveuse (Adèle Haenel) est monteuse amatrice. Elle va alors proposer son aide à Georges, récupérant des images tous azimuts réunies sur cassette et extraites de son caméscope, mettant bien sûr en vedette son fameux manteau en daim, vè-

tement avec lequel Georges complotte secrètement dans sa chambre d'hôtel miteuse. Leur projet? Liquider les rivaux, débarrasser la surface de la terre des autres blousons...

Si la tendance actuelle est aux films de plus de 120 minutes, ceux de Dupieux vont toujours à contre-courant des modes - comme *Au poste!*, sorti il y a moins d'un an, qui affichait une durée d'1h13. En effet, le réalisateur taille ses situations à l'os et sur mesure pour plus d'efficacité et de radicalité. Il suffit d'une image, d'un plan, d'un geste, et le malaise infiltre le réel, troublant sa tranquillité, ici un village enneigé des Pyrénées sans histoire ni divertissement. Le scénario du *Daim* est un fil sèchement tendu au dessus du vide, une corde raide. De la première à la dernière minute, nous embarquons avec Georges, amateur de Joe Dassin, destination délires et psychoses. Quentin Dupieux resserre l'histoire au maximum et offre à Jean Dujardin un rôle qui détone et l'oblige à gommer ses tics habituels de jeu, un rôle où il lui est impossible de faire le cabot ou le dandy. L'effroi à froid, au premier degré, voilà le parti pris. L'acteur, tout en barbe grise, se met au niveau de son personnage, un petit homme sans atout qu'une séparation/dépression rend fou. Un néo-Norman Bates, plus instinctif que calculateur, qui n'est plus propriétaire de motel mais un de ses locataires, qui ne regarde plus voisins et voisines par un trou de serrure ou dans les murs, mais les filme avec sa caméra, boîte noire et journal intime à la fois.

Comédie noire et tranchante, *Le Daim* joue la carte de la descente aux enfers, capturant les protagonistes dans une zone concentrique où sont mis en relief les bas instincts d'une humanité sans entrailles. Dupieux prouve qu'il n'a rien perdu de son mordant, que le surréalisme n'est pas mort, et propose, pour la première fois à l'écran, un personnage féminin à l'épaisseur surprise, Denise, incarnée par la merveilleuse Adèle Haenel, capital dans la trajectoire de Georges et de son manteau à se damner. Cruel, net et précis.

On est dingues du « Daim »

Ovationné à Cannes, « le Daim », avec Jean Dujardin dans le rôle d'un serial killer, est irrésistiblement hilarant.

PAR PIERRE VAVASSEUR

En mai, aux premières heures du Festival de Cannes, « le Daim » s'était déjà fabriqué une solide réputation. Ce film avec Jean Dujardin est signé du plus barré des réalisateurs français. Quentin Dupieux, 45 ans, est parallèlement une figure incontournable de la scène musicale électronique sous le patronyme de Mr. Oizo. A l'écran, il est l'auteur de longs-métrages authentiquement surréalistes tel ce « Rubber » — un pneu amoureux qui roule sur tout ce qui bouge.

Sur le papier, « le Daim » ne dérogeait pas à la règle de la plus haute loufoquerie scénaristique. Georges laisse sa vie et sa femme derrière lui pour



Jean Dujardin, dont le personnage, Georges, se lance dans la réalisation — avec la complicité d'Adèle Haenel —, partage avec Quentin Dupieux « un style de malade ».

traverser la France et acquérir chez un vieil homme un blouson 100 % daim assorti de longues franges du plus bel effet. De quoi afficher « un style de malade ». Coût de l'objet, 7 500 €. cash. Pour ce prix, Georges se retrouve aussi propriétaire d'un caméscope...

« Mes films avaient jusqu'ici quelque chose de dingue, c'est vrai, concède Quentin Du-

pieux, mais je n'avais jamais filmé la folie en face. » La folie cachée derrière une naïveté d'idiot du village ou de rêveur haut perché tel que l'incarne Jean Dujardin, avec un art qui confine au génie, est la star du « Daim ». « Je n'ai pas eu à convaincre Jean, confirme Quentin Dupieux. Ça a été comme un déclic entre nous. Il était totalement habité par le personnage sur le plateau. »

Et de poursuivre : « J'ai voulu me rapprocher du fait divers, en restant toujours du côté le plus concret de la folie. Je me rends compte que ça produit quelque chose de très différent sur les spectateurs. Ils ne savent pas s'ils doivent être horrifiés de ce qu'ils voient ou en rire. » Nous, nous avons ri jusqu'au bout.

« Daim » ou la patte de Dupieux

Style Le réalisateur français signe une nouvelle comédie loufoque représentative de sa filmographie, avec Jean Dujardin et Adèle Haenel

Il n'y a vraiment que Quentin Dupieux pour arriver à entraîner Jean Dujardin dans une comédie délirante sur l'histoire d'amour entre un homme et son blouson. *Le Daim*, présenté en ouverture de la dernière Quinzaine des réalisateurs, raconte comment ce héros solitaire sombre dans une folie homicide qui le pousse à supprimer tous les autres porteurs de blouson qui croisent son chemin. « J'aime l'idée de faire vivre des cauchemars à mes personnages », confie Quentin Dupieux à *20 Minutes*. Celui dans lequel il plonge son héros et une serveuse de bar cinéphile jouée par Adèle Haenel offre une bonne occasion d'identifier en quoi *Le Daim* est emblématique de son cinéma.

➤ **L'absurdité au rang d'art.** Tuer des gens parce qu'ils arborent des blousons n'est pas un très bon signe

d'équilibre mental. Manger une huître avec la coquille comme le héros d'*Au poste !* (2018), non plus. « Pousser le bouchon dans le domaine de l'absurde est l'un de mes plus grands

« **Pousser le bouchon dans le domaine de l'absurde est l'un de mes plus grands plaisirs.** »

Quentin Dupieux

plaisirs depuis que je fais mes clips sous le nom de Mr. Oizo, explique Quentin Dupieux. Les longs-métrages m'ont donné encore plus d'assurance dans ce domaine. » Cette liberté de dérouter le spectateur est un des bonheurs contenus dans *Le Daim*, où l'on rit beaucoup.



Atelier de Production / Diaphana Distribution

Jean Dujardin joue un sombre héros et Adèle Haenel, une serveuse de bar.

➤ **Le culte des objets.** La veste en daim du protagoniste, joué par Jean Dujardin, est un personnage à part entière du film. « Peu importe quels sont les objets, ce qui compte pour moi, c'est le décalage entre leur utilisation habituelle et l'importance exagérée qu'ils occupent dans la vie des héros », précise Quentin Dupieux. Le pneu tueur et télépathe de *Rubber* (2010) était aussi un bon exemple d'objet détourné de son rôle courant pour faire sombrer les personnages dans la déraison. On se souvient de la montée des marches de Robert le pneu à Cannes avec un nœud papillon !

➤ **Le détournement de stars.** Jean Dujardin et Adèle Haenel trouvent des rôles loufoques dans *Le Daim*. Il en était de même pour Eric et Ramzy confrontés à la chirurgie esthétique dans *Steak* (2007), Eric Judor à la conquête des Etats-Unis dans *Wrong* (2012) et *Wrong Cops* (2013), ou Alain Chabat en réalisateur dépassé dans *Réalité* (2014). « Faire se télescoper des comédiens qu'on associe au cinéma populaire grand public avec mon univers délirant de cinéaste expérimental est très excitant, insiste Quentin Dupieux. Je crois que cela leur fait autant de bien qu'à moi. » **Caroline Vié**



Le Daim

De Quentin Dupieux
Avec Jean Dujardin, Adèle Haenel...
En salles le 19 juin

Le nouveau Quentin Dupieux est un film à l'os, méchant et « stylé », preuve que le king de l'absurde n'a rien perdu de sa noirceur, ni de son étrangeté. Et qui opère, mine de rien, une belle réinvention de Jean Dujardin.

C'est un fantasme que tous les hommes ont, un jour ou l'autre, caressé : tout plaquer, partir sans se retourner, rouler, et, au hasard du point de chute, se réinventer. Mais voilà, comme tous les hommes ne sont pas Quentin Dupieux, il serait plus aléatoire d'affirmer que la *mid-life crisis* s'accompagne d'une voix murmurant : « *Et si la vie, la vraie, c'était de claquer 7500 euros pour s'acheter un putain de blouson à franges garanti pur daim.* » Ici donc un homme, Georges, 44 ans, qui énonce une chose simple et pleine de bon sens : tant qu'à remettre les compteurs à zéro, autant le faire avec « *un style de malade* ». Ne tournons pas autour du pot, *Le Daim* est potentiellement le Dupieux movie le plus puissant sorti à ce jour. Et il faudrait être profondément à côté de ses pompes pour tordre la bouche et placer l'habituel : « *Mais tout de même, quel cinéma délicieusement décalé.* » Ceci n'est pas du tout un film décalé. C'est autre chose. La singularité est toujours là, mais se forme autour de cette histoire de veste en daim, de solitude, d'obsession et de quête vers la liberté absolue quoi qu'il en coûte. En 1 h 17, le film cristallise toutes les Dupieuxeries réelles ou

supposées même s'il s'est un peu calmé sur le soixante-quinzième degré (*Steak*, *Wrong Cops*), le substrat de psychanalyse (*Réalité*), ou les références bien digérées à un cinéma français décontracté du genre (*Au poste !*). Place désormais à quelque chose de vraiment radical. Place au vertige existentiel du mâle occidental parti reconquérir ce qui lui manque d'animalité. Normalement, ce genre de programme existe dans la littérature américaine (*Le Démon* de Hubert Selby Jr), moins dans le cinéma français.

« Je viens tourner un film »

Mais alors, pourquoi *Le Daim* fonctionne si bien ? Plusieurs raisons à cela. L'idée de tourner dans un coin des Pyrénées glauque distille une ambiance pesante qu'on pourrait autant rapprocher du *Série noire* de Corneau que du *Halloween* de Carpenter. La façon de réunir, sans jamais en faire des caisses, le polar social, l'art de la comédie par le vide et le slasher movie pour finalement esquisser le récit d'une solitude reste avant toute chose une excellente idée de cinéma. Cela veut dire que la forme (toujours très importante chez Quentin Dupieux) joue désormais à égalité avec le fond. C'est un Dupieux donc, mais c'est aussi un film qui dit tout ce que gagne un réalisateur (en clarté, en rythme, en folie) quand il laisse les clefs du camion à son comédien-double. Évidemment, ce genre de chose marche encore mieux

quand le comédien s'appelle Jean Dujardin et qu'il se sent d'humeur à tenter la symbiose physique et cérébrale avec son réalisateur, histoire de jouir ensuite pleinement du partage des petites névroses et grosses obsessions. Honnêtement, *Le Daim* pourrait constituer l'acte de renaissance du comédien autant que les *OSS* et les *Brice de Nice* ont été ses actes de naissance. Il faut voir le personnage de Georges « Dujardin » rouler de l'œil quand on lui présente la veste en daim si convoitée. L'observer ensuite acceptant le cadeau d'une caméra numérique comme les singes *kubrickiens* de 2001 acceptaient le cadeau divin d'un fémur. Le voir improviser enfin, devant une barmaid attentive (Adèle Haenel, parfaite), ce scénario expliquant et sa dégaine particulière, et sa présence dans un bled de montagne : « *Ce que je fais dans la région ? Heu ! Je viens tourner un film.* » Ce petit mensonge tout à fait normal sera le point de rupture pour Georges, celui qui justifie tout : la fuite en avant, le retour aux petites manies de l'enfance et le goût du sang. Le cinéma permet ce genre d'embarquée sauvage. Il y a plus de dix ans, sous son alias techno, Mr Oizo, balançait un morceau halluciné et très beau intitulé « Vous êtes des animaux ». Aujourd'hui, il pourrait grincer « *Je suis un animal* » ou, dans un genre presque *flaubertien*, « *Le Daim, c'est moi* ». •

JEAN-VIC CHAPUS

Cinéma Teaser

19.06.19

LE DAIM

De Quentin Dupieux

Avec Jean Dujardin, Adèle Haenel, Albert Delpy
France. 1h17

IL N'Y A PAS DE CONCEPT FOIREUX CHEZ QUENTIN DUPIEUX. JUSTE DES HISTOIRES ET UNE MANIÈRE FASCINANTE DE LES RACONTER.

PAR EMMANUELLE SPADACENTA

Seulement un an après avoir collé Grégoire Ludig en garde à vue (le formidable AU POSTE !), Quentin Dupieux est de retour, armé de son goût du glauque et de son savoir-faire extraordinaire pour les personnages. Un look, deux

trois répliques... Chez lui, la caractérisation est un jeu d'enfants. Plus définis par leur silhouette et leurs actions, de drôles de gus hantent son cinéma artificiel et superficiel. Il ne parie pas tant sur les sentiments que sur une expérience plus immédiate, cérébrale et conceptuelle. On ne sait donc pas grand-chose de Georges. Le pitch officiel nous dit qu'il a 44 ans. Le début du film, lui, révèle qu'il vient de se taper pas mal de kilomètres pour récupérer un blouson en daim chez un petit vieux qui le vendait par petite annonce. Il lui achète une fortune. Il n'a d'yeux que pour lui. Pas une fringue ne lui arrive à la cheville. Avec ses franges et son touché tout doux, c'est pas un vêtement banal. Quand il l'enfile, Georges a "un style de malade". Il s'invente une nouvelle vie, s'installe dans un hôtel vieillot en campagne d'altitude et échafaude un plan, grâce au concours d'une monteuse/barmaid (Adèle Haenel) qui passe son temps à remonter des films connus. Georges, c'est Jean Dujardin, parfaitement inquietant dans ce rôle qui requiert le même naturel un peu idiot qu'OSS

117 mais durci par un désir délirant d'absolutisme. Créature d'inculture, de misogynie et d'égotisme, Georges est l'un des personnages les plus réussis du bestiaire de Dupieux. Ce serait dommage d'en dévoiler plus, tant LE DAIM va de surprise en surprise, de réplique lapidaire en dialogue corsé. Plus il avance, plus il exige du spectateur une suspension d'incrédulité grandissante, pour accepter que l'absurde devienne la normalité. Pourtant, jamais la gratuité ne prend le pas sur ce non-sens très organisé. Dupieux renoue avec le cinéma animiste de RUBBER. C'est son talent : nous faire croire à tout, à un mannequin en guise de vrai cavre, à des pastèques en hiver... Avec en filigrane, une interrogation constante sur l'escroquerie du réalisme, déformant l'idée qu'un "mec qui filme, c'est comme un mec qui fait un film" et asseyant le "vrai" comme le summum de l'horreur, LE DAIM réifie la toute-puissance de l'imagination, même lorsqu'elle flirte avec la folie. Parangon du cinéma dupieuxien, sans époque, sans lieu, avec cette palette maîtrisée de couleurs improbables (jaune pipi, marron glacé, taupe), LE DAIM est l'exemple-type de l'idiosyncrasie du cinéma de Dupieux. Il faut être un peu fou pour prendre au sérieux ses films dégingués. Mais quiconque s'y abandonne est généreusement récompensé. ●

★★★★★

Daim seul coup, d'un seul

LA
CHRONIQUE
de Thierry Gandillot



Il n'est pas d'usage de citer les dossiers de presse. Faisons une exception. Le pitch du film de Quentin Dupieux tient en une phrase : « Georges, 44 ans, et son blouson, 100 % daim, ont un projet. » Drôle de projet de dingue qui propulse Jean Dujardin en Absurdie. Georges, donc, est habité par une idée fixe : un blouson en daim à franges, façon Roger Daltrey à Woodstock. Il en est fou au point qu'une relation fusionnelle s'établit entre eux. Pour l'acquérir, il a avalé les kilomètres, claqué sept mille euros piqués sur le compte joint de son couple. Résultat, sa femme lui en a bloqué l'accès, et il n'a plus un rond. Coincé au fond d'une vallée pyrénéenne, il trouve un refuge provisoire dans un hôtel de seconde zone. Là, il commence par inventer un « mytho », selon lequel il est un réalisateur en repérage pour son prochain film – le vendeur du blouson lui a donné en bonus un vieux Caméscope hors d'âge, d'où l'idée. Il embrouille le gérant en lui assurant qu'il va recevoir incessamment sous peu de l'argent de la production. Il ment très mal, se prend les pieds dans le tapis de ses élucubrations improvisées, de moins en moins crédibles. Pourtant, Denise, la serveuse du bar du village (Adèle Haenel), passionnée de vidéo, pioche dans

son compte en banque dans la perspective d'être embauchée comme monteuse du film. Si elle finit par ne plus croire aux mensonges de Georges, elle l'accompagnera un moment dans son délire. Celui-ci prend des proportions inquiétantes, et l'on n'en dira pas plus.

Après le sanglant « Steak » (le premier d'une série de sept films démarrée en 2007), « Rubber » ou « Au poste ! » (l'année dernière avec Benoît Poelvoorde), le prolifique Quentin Dupieux, quarante-cinq ans, poursuit dans la veine délirante qui est sa marque de fabrique. Celui que l'on connaît dans les milieux de l'électro sous le nom de Mr. Oizo offre à Jean Dujardin un rôle cousu main. Il excelle dans ce registre de folie pure où il dialogue le plus sérieusement du monde avec une veste en daim jusqu'à être possédé par elle. « Un mec qui parle à un blouson, il faut qu'il le fasse avec sérieux », explique Dupieux dans « Les Inrocks » pour saluer la performance de Dujardin, sinon c'est un sketch, une sorte de navet ridicule. Jean est malin, et je pense qu'il savait que c'était le risque. C'était un film con, à faire sérieusement. » Lamartine se demandait si les objets inanimés pouvaient avoir une âme. En soixante-dix-sept minutes, Dupieux répond. C'est oui.

Le Daim de Quentin Dupieux.
Avec Jean Dujardin et Adèle Haenel. 1 h 17.

LE CHOIX CINÉ D'ÉRIC LIBIOT



Nonsense unique

Personne ne connaît Henri Monnier. Ou peu. Ce dramaturge et comédien français (1799-1877), homme de bons mots et de jolies phrases, également caricaturiste et illustrateur, s'est justement illustré en déclarant : « Tous les hommes sont égaux. Il n'y a de véritable distinction que la différence qui peut exister entre eux. » Cette sentence est à retrouver dans l'excellent livre de Robert Benayoun, paru il y a quelques décennies, *Le Nonsense* (éd. Belland, 1977), mais terriblement d'actualité, le nonsense étant une drôle de façon de retrouver un chemin dans un monde qui tourne par-dessus tête quand il ne se perd pas en rond-point giratoire. Soit l'absurde comme métaphysique de l'existence.

Cette phrase peut définitivement s'accrocher au générique du *Daim*, de Quentin Dupieux, avec Jean Dujardin, ainsi résumé : un homme et une veste en daim font la paire, et l'histoire du crime en est bouleversée. Ce qui laisse la porte ouverte à beaucoup de fenêtres. Ainsi, Georges, l'homme au daim pas hautain, assume-t-il sa différence jusqu'au bout de ses franges ; la différence étant, ici comme ailleurs, les névroses que chacun porte en soi. Car oui, mesdames, messieurs, il faut s'y faire : nous sommes tous des névrosés. Et comment les assumer si ce n'est en donnant du nonsense à l'existence ?

Quentin Dupieux l'a compris depuis un bail à chacun de ses films : *Rubber* (un pneu serial-killer), *Wrong* (un homme cherche son chien), *Réalité* (un réalisateur se perd dans son histoire), *Au poste!* (un interrogatoire vire bizarre)... Comme si Luis Buñuel avait fricoté avec les Marx Brothers dans une partouze où la réalité s'évade vers le rêve. Ou le cauchemar. En dehors des clous, en tout cas.

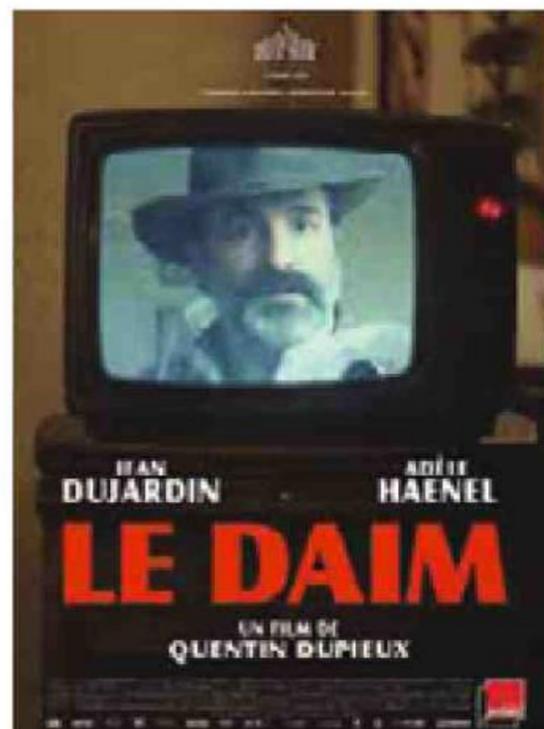
Jusqu'à présent, les films de Dupieux laissaient sur leur fin. *Le Daim*, lui, mieux construit, mieux raconté, mieux étrange, mieux drôle, court sans heurts, sans donner une once d'explication rationnelle - principe du nonsense. Tout y est aussi absurde que véridique, aussi onirique que réel - et très compréhensible. Georges, à la manière de l'Alice de Lewis Carroll, autre maître du nonsense, est passé de l'autre côté du miroir.

Pas besoin de faire dix ans de psychanalyse pour comprendre que, au cinéma, l'écran est ce miroir qui permet de vivre un temps avec un autre que soi-même. *Le Daim* pousse ce bouchon-là avec horreur et fantaisie, sans forcément savoir où il va. Mais il y va. Et jusqu'au bout. Mais de quoi ?

LE DAIM

DE QUENTIN DUPIEUX. 1H17.

16/20



Le Daim de Quentin Dupieux

Les franges de la réalité

par Jean-Sébastien Chauvin

Tout commence par un homme dans sa voiture, une séquence silencieuse qui laisse planer un malaise existentiel. Georges (Jean Dujardin) semble rentrer du travail et tourner le dos à son ancienne vie. Un peu nerveux dans sa voiture, il s'arrête sur une aire d'autoroute et jette sa veste en velours côtelé dans les toilettes. Georges est en route pour acheter un blouson 100% daim à franges qu'il croit unique en son genre, et qu'une sorte d'ermite sort d'un coffre à la fois comme une fanfreluche et un talisman. En guise de geste commercial, le vendeur lui offre même une petite caméra vidéo. Rompant avec ce qu'on imagine être une vie de cadre d'entreprise un peu morne, Georges s'installe dans un hôtel de montagne et nourrit une idée fixe : être le seul au monde à porter un blouson. Cette obsession, d'abord innocente, finit par l'enfoncer dans une aventure à la fois criminelle et cinématographique. L'absurde est là, on est bien chez Dupieux, mais quelque chose de légèrement poisseux et dépressif fait de ce *Daim* un film un peu à part dans la filmographie du cinéaste.

Loin de la propension de ses autres films aux digressions narratives, parenthèses et récits enchevêtrés, l'histoire du *Daim* est épurée, c'est une ligne droite où Dupieux enfonce un seul et même clou, inlassablement, avec la même monomanie malade que son personnage. Le film est à l'évidence un autoportrait de l'artiste en psychopathe. La volonté farouche de ne ressembler à aucun autre cinéaste, de ne rien devoir aux histoires déjà mille fois racontées ni aux mythologies anciennes a toujours été la grande obsession de Dupieux. Résolument « autre », pure altérité comme l'était le monstre étrangement préhistorique de *Rubber*, le cinéaste cultive une sorte de quant-à-soi, quitte à vivre en solitaire au milieu des autres, sans appartenance à un quelconque groupe ou à une génération, sinon à quelques films éparpillés. De fait, ses personnages lui ressemblent et Georges

peut-être plus que d'autres. Récupérer les blousons des autres et trucider sans états d'âme ceux qui osent résister à ses demandes enfantines, c'est la méthode que choisit Georges pour être sûr d'être le seul à porter un blouson, donc d'être unique. Georges est comme le pneu de *Rubber*, une sorte d'insecte sans morale ni perversité, imposant sa volonté aux autres dans une pure logique instinctive, sorte de monstre archaïque entièrement consumé dans la défense de son espace vital, de son territoire.

Dans *La Mouche* de David Cronenberg, Jeff Goldblum fait remarquer à Geena Davis que « les insectes ne font pas de politique ». Et c'est précisément ce que fait Georges, il ne fait pas de politique, il ne parle pas pour convaincre les autres de retirer leurs blousons (même quand il le demande « gentiment » à Adèle Haenel, on sent bien que la pulsion n'est jamais très loin), et puis ne s'embarrasse plus de demande et il tue pour défendre ses propres intérêts, comme s'il vivait dans un monde archaïque, un monde d'avant la politique et les sociétés humaines. Comme un animal, Georges fait d'ailleurs sa mue, il jette sa vieille veste en velours pour revêtir une autre peau, celle d'un daim (qui désigne tout autant l'animal que la veste), afin de retrouver un état sauvage dont l'ont éloigné la civilisation et la médiocrité de sa vie. Peu à peu, un chapeau, des gants et un pantalon s'agglutinent en une panoplie 100% daim qui achève sa mue, même si du daim (l'animal) qu'on entrevoit au détour d'un plan, Georges n'aura jamais la superbe, ressemblant plutôt à un cowboy de pacotille un peu ridicule et très ringard, bien qu'il se convainque du contraire en d'hilarantes exclamations devant le miroir (« Oh le style de malade ! »). Il y a un certain panache du cinéaste à se décrire ainsi, à plonger dans ce qu'il y a de plus monstrueux en lui. C'est ce qu'on attend d'un artiste, cette forme d'impudeur sur lui-même. Tout à sa vision égoïste et instinctuelle de la vie,



Georges finira d'ailleurs tiré comme un vulgaire gibier par un personnage secondaire, dans un geste lui aussi mu par l'instinct (plus que par la vendetta) consistant à défendre sa progéniture.

Cette vision égoïste et assez terrifiante de la vie est contrebalancée par Denise (Adèle Haenel), sans doute le plus beau personnage féminin qu'on ait vu chez Dupieux, une serveuse qui va aider Georges à mener à bien son film (il se prétend cinéaste et filme tous ses faits et gestes) en montant ses rushes macabres. Sa générosité candide et son abnégation contrastent avec l'horreur du monde intérieur de *Georges—Le Daim* est d'ailleurs, comme *Rubber*, un film d'horreur. Sa présence est la seule touche d'espoir d'un film à certains égards plus sinistre que drôle. Cela dit, la candeur (comme l'aspect souvent laiteux de l'image) donne au film la légèreté d'une rêverie éthérée malgré la dimension horrifique. Haenel comme Dujardin jouent des personnages presque absents à eux-mêmes, aussi légers dans la fantaisie que dans l'horreur. Cette absence (qui fait que jamais les acteurs ne jouent leurs personnages avec surplomb ou esprit de sérieux) est ce qui en fait des personnages primitifs, à la manière du pneu de *Rubber* (déjà le film dont *Le Daim* est le plus proche), lui aussi « absent » (ni yeux, ni mains, ni cœur qui puissent traduire la moindre émotion), ces sortes de

personnages sans âme qui font l'étrangeté des films de Dupieux, parfois aussi sa relative froideur, son caractère désaffecté.

Il y a certainement quelque chose d'autiste dans son cinéma, qui construit des petites machineries s'inventant des règles autonomes, générant leur propre écosystème sans grand référent au réel. Pourtant *Le Daim* n'est pas si désinscrit. Au contraire, sa façon de filmer le paysage, ce grand hôtel perdu à flanc de montagne, cette petite ville de province sans charme, ce qu'on suppose être une station de ski en basse saison ou ce bar typique recouvert de lambris, tout cela inscrit le film dans une forme de vérité, comme si Dupieux avait saisi l'esprit des lieux. Le cinéaste continue ainsi sa reconquête du territoire français amorcée avec *Au poste !*, après plusieurs films imprégnés de mythologie américaine. Pas un hasard si on pense beaucoup à *Série noire* d'Alain Corneau, influence avérée, avec lequel il partage à sa manière la plongée dans l'esprit d'un personnage borderline, le portrait par le vide d'un morceau de pays, même si la comparaison reste ténue, en vertu du quant-à-soi propre à Dupieux. *Le Daim* oscille ainsi entre une forme d'abstraction, un récit hors-sol comme le cinéaste en a l'habitude et malgré tout un ancrage, un goût pour les notations du quotidien, de la banalité typique. Mais la force de Dupieux, c'est

de toujours transformer cette banalité en quelque chose de poétique.

Ainsi de la cabine de douche qui trône dans un coin de sa chambre d'hôtel que Georges va transformer, le temps de revêtir son pantalon en daim, en cabine d'essayage. La drôlerie subtile de cette transformation dit beaucoup de l'évolution de l'art poétique du cinéaste, qui filme désormais certaines choses l'air de rien, presque comme s'il était absent. Comme l'est le blouson de daim qui s'adresse à Georges en empruntant sa voix. Le dénuement du dispositif, l'immobilité glaçante de ce grotesque blouson à franges accroché au dossier de la chaise, loin de tout anthropomorphisme, renvoie aussi à quelque chose de primitif. On ne sait si Dupieux va garder ce cap ou de nouveau changer de peau, mais cette évolution vers une forme d'épure, de simplicité, est vraiment réjouissante. ■

LE DAIM

France, 2019

Réalisation, scénario, image, montage Quentin Dupieux

Décor Joan Le Boru

Costumes Isabelle Pannetier

Interprétation Jean Dujardin, Adèle Haenel, Marie Bunel, Youssef Hajdi, Albert Delpy

Production Thomas et Mathieu Verhaeghe,

Arte France Cinéma

Distribution Diaphana

Durée 1h17

Sortie 19 juin

Comment Jean Dujardin devint Dujardaim

Un homme endosse un blouson en daim et change de peau. Habillé en daim de la tête aux pieds, avec bottes, chapeau, gant, il devient une bête au cuir dur. Dangereux.

Nathalie CHIFFLET

Quelle drôle de tête il a, Jean Dujardin ! On dirait Quentin Dupieux, avec sa barbe grisonnante. Intéressant mimétisme. D'ailleurs, le cinéaste le plus fou du ciné français (voir *Rubber*, *Wrong*, *Réalité*, *Au Poste* !) fait jouer à son double de fiction le rôle d'un cinéaste pareillement fou, simplement plus dangereux, inquiétant, flippant. Tant qu'à s'inventer un alter ego, et parler de cinéma, autant faire genre à faire peur.



Jean est Georges et devient un drôle d'animal, d'une inquiétante étrangeté.

Photo atelier de production

Enfin, on dit cinéaste... : pas

exactement ! Dans *Le Daim*, Jean qui est Georges a trouvé une caméra et s'est improvisé metteur en scène. Il fait un film en amateur, mais avec le plus grand sérieux.

Il a l'air d'y croire, Adèle Haenel aussi, qui incarne une serveuse passionnée de cinéma et de montage, qui croise sa route. Et nous pareil, spectateurs crédules de cette drôle de fable bizarre qu'on nous raconte. On devrait trouver ça absurde, ça l'est, mais on rentre dans cette histoire invraisemblable comme des gosses, à qui le plus improbable bobard sera raconté. Jean/Georges tombe raide dingue de son blouson 100 % daim et on marche à fond, avec la même idéale conviction. Il a son blouson dans la peau, littéralement. Il ne le quitte plus, il l'obsède, il lui parle, il est en symbiose avec lui, au point qu'il change de peau. Et Dujardin se mue en Dujardaim.

Le Daim fait l'ouverture de la Quinzaine des réalisateurs, au dernier festival de Cannes. Une

ouverture singulière, avec un film qui métamorphose notre Dujardin national en drôle de zigue, doux dingue et décalé comme il l'était déjà devant la caméra de Kerven et Delépine, autres zinzins géniaux du cinéma français, dans *I Feel Good.*, en loser d'une infatigable énergie et fatuité, pour lequel on avait une folle tendresse. Il est bien Dujardin, dans ce registre, de personnage de série B à côté de ses pompes, qui pète les plombs.

Film barré, *Le Daim* est garanti 100 % Dupieux. Il se remet dans les roues de *Rubber*, son pneu serial killer déjanté : il est déroutant, il est gonflé, et nous, on fonce !

Durée : 1 h 17 ■

L'homme qui chuchotait à l'oreille de son daim

Quentin Dupieux propose une fable réjouissante portée par le duo de Jean Dujardin et Adèle Haenel et tournée au cœur de la vallée d'Aspe

Sophie Avon

croisera sa route.



«
LE DAIM

»
Quentin Dupieux propose une fable réjouissante portée par le duo de Jean Dujardin et Adèle Haenel et tournée au cœur de la vallée d'Aspe. Le résumé officiel du film est admirable de concision : « Georges, 44ans, et son blouson, 100% daim, ont un projet... » La précision n'en ouvre pas moins une vertigineuse incertitude. Sans parler de son incongruité. Bienvenue dans le monde de Quentin Dupieux, cinéaste du bizarre qui depuis ses débuts ne cesse d'interroger le réel. À sa manière bien sûr, qui est déjantée mais d'une imparable logique en dépit de son absurdité. Car le « projet » de Georges, campé par un Jean Dujardin très à l'aise dans ce genre de compositions, est ni plus ni moins d'être seul à porter ce genre de vêtement. Un blouson, donc. Le sien, « Made in Italy », lui plaît tellement qu'il en a fait son meilleur nouvel ami. Le récit se met en place dans cette réjouissante folie qui veut qu'un psychopathe aille jusqu'au bout de son désir le plus dénué de sens. Et Denise (Adèle Haenel) ne fera que le renforcer lorsqu'elle

Quête absurde

Présenté au dernier festival de Cannes, dont il ouvrait la Quinzaine des réalisateurs, « Le Daim » est dans la veine de « Rubber » qui voulait qu'un vulgaire caoutchouc mène sa vie de... pneu. Le fait que Georges soit un humain a l'avantage de rendre l'intrigue encore plus délirante sous ses airs réalistes. Pas de fantastique ici, mais un postulat hors normes débouchant sur une férocité brute, loin du secours de la psychologie. Quant à la Vallée d'Aspe, cadre de ce faux polar déguisé en fable, elle renvoie Georges à la solitude des grands espaces. Sauvage, pas très rassurante, comme ce film tout en ironie et multiples replis. L'homme qui chuchotait à l'oreille de son daim ■

Complètement Daim-gue

COMÉDIE (1h17), de Quentin Dupieux Avec Jean Dujardin, Adèle Haenel, Albert Delpy

L'histoire



Le mois dernier, "Le Daim" assurait l'ouverture de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes

Récemment séparé de sa femme, Georges plaque tout du jour au lendemain pour se payer le blouson 100 % daim de ses rêves. Une acquisition, qui tourne à l'obsession...

Notre avis

Pour notre plus grand plaisir Quentin Dupieux persiste et signe dans la comédie décalée. Ainsi après un *Au poste !* qui opposait Benoit Poelvoorde et Grégoire Ludig dans un drôle de commissariat, place à un autre duo. Jean Dujardin, impeccable de bout en bout dans un rôle qui pourrait faire suite à sa prestation dans *I Feel Good* de Kervern/Delepine, donne donc la réplique à Adèle Haenel, parfaite en

serveuse dans un bar miteux, monteuse amateur à ses heures perdues. Entre eux, un jeu de manipulation s'installe. Des êtres isolés, perdus dans un trou paumé qui tentent malgré tout d'exister en essayant de trouver un but à leur vie. Comme souvent dans le cinéma de Quentin Dupieux, l'humour absurde met en relief les maux de la société et l'âme humaine. Et si le départ reste gentillet, la suite est décapante avec une jolie incursion dans le thriller. Il sera en effet question de meurtres en série et d'une transformation quasi-totale de Georges en animal, ce chasseur devenant chassé au fil du temps. Fidèle à ses principes, le cinéaste réussit une nouvelle fois sa mise en abîme, avec un film dans le film, où la fiction devient soudain réalité. Les couleurs volontairement ternes apportent ainsi un côté naturaliste à un ensemble qui essaie constamment de fuir tout réalisme. L'art du paradoxe, mais aussi l'art du rythme reflété par l'envie de réaliser un film concis et épuré débarrassé de tout effet superflu. Résultat, la mécanique fonctionne à plein régime. ■

Dans l'univers délirant de Georges

Dans un film fou, une folie moins douce qu'il y paraît.

Il part, seul, largue les amarres, se débarrasse de sa veste en velours qu'il jette dans une cuvette de WC.

Et il prend la route, sur des images délavées qu'on dirait sorties d'un

vieux film aux couleurs défraîchies : invitation explicite faite au

spectateur à larguer lui aussi les amarres du cinéma courant et à se mettre dans le sillage de ce type,

Georges (alias Jean Dujardin), qui grimpe en voiture jusqu'à une improbable maison perchée dans la montagne, pour venir sonner à la porte d'un ermite barbu, lequel ouvre un coffre à vieilles nippes dont il extirpe le trésor qu'il est venu chercher : un blouson.

Un film dans le film

Mais pas n'importe quel blouson : un vrai, en daim, avec franges au dos, aux épaules, aux manches. Et en se glissant dans cette peau nouvelle, Georges endosse ce qui fait la matière même du film de Quentin Dupieux : la folie. Rien d'étonnant à vrai dire à ce que, familier des histoires cocasses et des idées de scénario saugrenues, celui

qui a déjà fait un film sur un pneu (!) – "Rubber" – en consacre un à cet autre accessoire incongru qu'est un simple blouson. Encore faut-il savoir le faire ; et "Le Daim" apporte, sur ce plan, la preuve qu'il a tout le talent original pour ça.

D'abord en assortissant son histoire de blouson d'un fil romanesque qui, faisant rencontrer à Georges une jeune femme, laisse présager quelque intrigue sentimentale, alors que ledit fil prend une tout autre voie. La fille, serveuse, est en effet passionnée de cinéma et de montage. Et Georges ayant reçu, avec le blouson, une petite caméra vidéo, se met à tourner des images apparemment sans suite et sans sujet, mais qui, retravaillées par l'apprentie monteuse, prennent soudain sens et vont du coup donner au film qu'il tourne, et dans la foulée à celui de Quentin Dupieux, qui le filme en train de tourner, son propre moteur.

Un retournement inattendu

Petite variation sur le film dans le film, mais surtout façon d'engager le récit dans la voie de l'inattendu jusqu'à l'amener, sous l'apparence

rationalité du récit, à se promener carrément dans la folie douce. Et pourtant, que Georges se mette à engager la conversation avec son blouson, qu'il se trouve amené à compléter sa tenue de tous les accessoires en daim, bottes, chapeau, gants, qui vont avec, et que dans cette tenue d'aventurier chasseur il en vienne à une randonnée pour le moins exterminatrice : tout cela, porté par deux acteurs qui font passer l'impassable, apparaît parfaitement crédible. Et en vient même, dans un fil narratif qui ménage pour finir un retournement inattendu, à donner à cette histoire de blouson en daim qui fleure bon le cuir de l'animalité sauvage, une sorte de cruelle logique de l'absurde.

Avec Jean Dujardin, Adèle Haenel et Albert Delpy – France, 1h17. ■